

La honte

« La honte », c'est le terme employé par le pape François pour évoquer la tragédie de Lampedusa qui a interrompu la vie d'environ 300 personnes.

Quand il s'était rendu sur cette île, le 8 juillet, François s'était écrié : « Que cela ne se répète pas, s'il vous plaît ! ». Il n'a pas été entendu. Et, autant le savoir, « cela » va continuer, « cela » continue sans doute. Dix-sept mille personnes, dit-on – chiffre approximatif – se sont déjà noyées en tentant d'accoster sur le continent européen durant ces vingt dernières années. Il y en aura d'autres...

Pourtant, au-delà de l'émotion qui nous étreint, il faut bien voir qu'une telle tragédie n'a rien d'une fatalité. D'où la honte. « Qui est le responsable du sang de ces frères et sœurs ? » avait demandé le pape à Lampedusa. « Personne, nous avons perdu le sens de la responsabilité fraternelle. La culture du bien-être nous rend insensibles aux cris des autres », avait-il répondu.

Alors ? On peut incriminer le régime dictatorial de l'Érythrée ou les responsables du chaos en Somalie qui forcent des êtres humains à fuir par milliers, les jetant dans les bras de passeurs. Et aussi ceux qui s'efforcent de les repousser, de les empêcher de trouver chez nous un havre de paix.

Ainsi, le 9 juin, en Suisse, 80 % des votants ont avalisé une « mesure urgente » modifiant la loi sur l'asile. A été décidé de ne plus considérer comme réfugiées « les personnes qui, au motif qu'elles ont refusé de servir ou déserté, sont exposées à de sérieux préjudices ». Une modification concernant au premier chef les Érythréens. Et l'on traite souvent mal, quand on ne les maltraite pas – nous en avons des exemples – ceux qui arrivent dans notre pays après avoir échappé à tant de périls.

Alors la honte, oui, la honte. Et surtout la résistance, l'humble lutte obstinée de ceux qui ne se résignent pas à l'inhumanité.

Michel Bavarel